

2020

Christian Bonnefoi, juin 2020

Quand la lumière vient au jour

Depuis longtemps déjà la lumière, son rayonnement et son mouvement, s'imposait comme le sujet de la peinture. Elle courait sur les arêtes des vases en céramique de Delft, traversait les verres aux boissons transparentes, semblait prendre plaisir à séjourner aux creux des brillantes écailles de poisson avant de choir sur un carrelage pour se diluer dans l'eau qu'une servante déversait afin de lustrer le sol; de l'énergique frottement elle retrouvait vigueur pour s'ébrouer et rejoindre le ciel par l'ouverture d'une fenêtre, jamais close pour elle puisque la vitre est comme sa chair.

C'était là le sujet principal de la peinture flamande, mais on pourrait dire aussi qu'il était toute la peinture, le tout de la peinture, sa réalité même qui est traversée, transparence et surtout mouvement, celui qui déplace infatigablement les lignes, n'en déplaie au poète.

Cette lumière, après s'être livrée aux jeux infinis des miroirs ; après avoir démultiplié les brillances, reflets et éclats que contenaient en lui son glacis d'huile, technique toute nouvelle; après avoir si bien modulé les formes et les couleurs des objets qu'il n'était plus nécessaire à la peinture de recourir aux grandes batailles et aux drames religieux puisque sa substance toute d'air diaphane se suffisait à elle seule, spectacle entièrement vouée au récit de ses propres aventures, comblant de son seul mouvement le désir de voir ; après avoir franchi le cadre de la fenêtre et plongé dans l'infini bleu et semblant s'y perdre, oublieuse et laissant derrière elle l'univers de peinture qu'elle avait pourtant créé si magnifiquement ; cette lumière alors reste comme suspendue au dessus de l'histoire jusqu'à l'étonnante conversion et mutation qui de Cézanne à Mondrian va lui permettre d'acquérir un nouveau corps, de nouvelles fonctions, et de vagabonder cette fois dans l'épaisseur du plan pictural plus vaste que les anciens ciels.

Au risque de frôler la tautologie, je dirai qu'à ce moment là la lumière vînt au jour en oubliant son ancienne gloire dispensatrice d'effets pour s'incarner dans la matière picturale elle-même et dans le profond savoir des dispositifs et procédures qu'elle invente inlassablement afin de sursoir à ce que le geste, le talent, la virtuosité ne permettent pas, seuls, d'atteindre.

Marc Renard appartient à cette histoire.

Ses grands formats fortement structurés, aux couleurs puissantes, ne sont pas le résultat d'une « expression » artistique, d'une spontanéité qui confierait le destin de ses tableaux au seul travail et savoir-faire. Ils sont le produit d'un étrange croisement de différentes approches et de différentes techniques gérées, certes, par un sujet, mais lui-même si impliqué dans le mouvement que sa place et son autorité sont sans cesse remises en question : le peintre est aussi un matériau de sa propre peinture, le semblable d'un geste ou d'une tâche de couleur, dès lors qu'il a décidé de laisser la lumière prendre la main, traverser les couches pour aller jusqu'à un fond - lequel ? - qui n'est jamais le dernier ; puis revenir du verso vers le recto, portant à la surface une part de l'obscur, mêlant le jour à la nuit, pour le temps bref d'un regard, comme celui autrefois posé sur une vitre où la buée à l'intérieur forme loupe ou, lait de gelée blanche, brouille le paysage qui se trouve de l'autre côté, du côté de l'extériorité.

C'est que la chose peinte est terriblement vivante. Il a fallu longtemps tromper l'œil pour trouver la réalité de ce qui gît en-dessous.

C'est de cela dont nous parlent les tableaux de Marc Renard.

CHRISTIAN BONNEFOI, juin 2020

Docteur en histoire de l'art (Sorbonne), il est l'auteur de nombreux articles et écrits.

Peintre, il est l'un des principaux représentants de la peinture contemporaine française.

Une exposition rétrospective lui a été consacrée en 2009 au Centre Pompidou.

*Texte extrait du catalogue *Extraordinary Flat Book*, Marc Renard, 2020*